

## **Sociologie et autodéfense**

ENTRETIEN AVEC IRÈNE ZEILINGER

**Olivier Bernard**

*Sociologue de formation, Irène Zeilinger s'est impartie d'une mission valeureuse : mettre à profit ses compétences intellectuelles et pratiques au service de l'émancipation des femmes. Ayant travaillé avec plus de 3 000 d'entre elles depuis quinze ans (surtout en Europe et en Amérique latine), Irène s'évertue à enseigner et théoriser l'autodéfense de manière inédite. Son parcours l'a fait quitter son pays natal, l'Autriche, pour l'amener entre autres en France, en Belgique et au Luxembourg. Unique en son genre, amalgamant sociologie et autodéfense, cette femme contemporaine lutte incontestablement contre des tendances et des courants sociaux dominants qui minent le potentiel d'actualisation, de l'ordre d'une valeur intrinsèque, de la gent féminine. Pour Irène, la faiblesse n'a pas de sexe, elle est héritée d'une socialisation à remettre en question dont l'objectif est de redresser l'échine, autant littéralement qu'au sens figuré, de l'identité féminine. Devant toute l'étendue d'une vie, soit l'existence même, l'attitude d'une femme, ainsi que les outils psychiques et sociaux dont elle ose se doter, font toute la différence.*

\*\*\*

**A.S. : Tout d'abord, j'aimerais que vous nous racontiez votre cheminement en sociologie, le parcours que vous avez emprunté.**

**I.Z. :** J'ai étudié la sociologie, une branche plutôt qualitative et philosophique, et la coopération au développement à l'Université de Vienne. Déjà, pendant mes études, tout ce qui touchait au genre, à l'égalité et à la justice sociale m'intéressait énormément, ce qui m'a permis de faire connaissance avec la longue lutte des femmes pour leurs droits, leurs stratégies de résistance et, plus particulièrement, avec les féministes africaines-américaines. À la fin de mes études, c'était assez clair pour moi que je ne voulais pas travailler dans le monde académique, trop éloigné du terrain à mon avis. Et que si je voulais travailler sur le terrain, en tant que sociologue plutôt outillée pour la recherche qualitative et la sociolinguistique, il fallait que j'invente mon propre job, d'autant plus que j'ai émigré en Belgique. J'ai d'abord travaillé dans plusieurs ONG dans le domaine des droits humains, puis dans l'analyse de la responsabilité sociale et environnementale des multinationales. Pendant tout ce temps, j'ai continué à organiser des stages d'autodéfense pour femmes et pour filles et j'ai créé l'association Garance à Bruxelles. Car dans la capitale européenne, il n'y avait aucune organisation qui proposait de la prévention primaire des violences faites aux femmes. La prévention en santé publique se divise en trois volets : la prévention primaire englobe tout ce que l'on peut faire avant qu'un problème arrive, pour qu'il ne se manifeste pas, par exemple des campagnes de vaccination ; la prévention secondaire inclut le dépistage d'un problème auprès des individus et la première intervention pour éviter que le problème ne s'étende ; la prévention tertiaire est le traitement à plus long terme. Dans le cas de la violence, il n'y a bien sûr ni de vaccin, ni de pilule. Ici, la prévention primaire est l'intervention sur la population globale ou sur les groupes particulièrement vulnérables pour augmenter les facteurs de protection et diminuer les facteurs de risque. La prévention secondaire est représentée, par exemple, par les maisons d'hébergement pour les femmes victimes de violence conjugale ou les lignes d'appel pour les victimes d'infraction. La prévention tertiaire serait une thérapie ou un suivi à plus long terme, pour les auteurs autant que pour les victimes. Depuis que Garance se professionnalise, je trouve un grand plaisir dans la recherche et le développement de méthodologies pédagogiques. C'est de cette manière que mes antécédents de sociologue me sont les plus utiles aujourd'hui.

**A.S. : Comment en êtes-vous arrivée à lier sociologie et autodéfense pour femmes ? Et pourquoi précisément pour les femmes ?**

**I.Z. :** L'autodéfense féministe comme je la pratique considère les violences basées sur le genre non comme des incidents individuels et isolés, mais comme des phénomènes sociétaux, et c'est là que la sociologie entre en jeu. Je défends la notion des violences basées sur le genre en tant que symptôme de l'inégalité et moyen de reproduction de cette même inégalité entre les femmes et les hommes. Les violences ne mènent pas uniquement à des blessures, voire à la mort des victimes, mais ont un impact négatif sur leur accès aux droits, aux services, à l'emploi, sur leur participation citoyenne, bref, sur leurs droits fondamentaux. Et cet impact négatif n'est pas limité aux seules victimes directes de violence, mais à toutes les femmes qui sont conscientes du risque de devenir victime (même si cette conscience est biaisée et trop focalisée sur l'espace public) et qui mettent en place des stratégies d'évitement qui limitent leur liberté.

Si l'on analyse les facteurs de risque et les facteurs protecteurs concernant les violences faites aux femmes, on voit émerger la nécessité de mettre en question, d'élargir, de changer l'habitus de la féminité. Et l'autodéfense féministe se charge de cela : les participantes apprennent quelles stratégies de prévention et de protection sont les plus efficaces – les stratégies qui transgressent les limites du genre féminin. En plus, elles peuvent mettre en pratique, par des exercices et des jeux de rôles, ce nouvel habitus pour se l'approprier et vérifier sa viabilité dans le quotidien. C'est donc l'analyse sociologique des phénomènes de violence basée sur le genre qui permet de développer un programme de prévention efficace.

D'ailleurs, quand je parle de violences basées sur le genre, je ne les limite pas aux seules violences faites aux femmes. Les hommes aussi sont victimes de violence, mais cette violence a lieu dans un autre contexte que chez les femmes : plutôt dans l'espace public, plutôt par des personnes peu ou pas connues, plutôt de manière limitée que continue, plutôt en forme de violences physiques que sexuelles, etc. Il est bien sûr nécessaire de prévenir les violences faites aux hommes et aux garçons, mais avec d'autres moyens, adaptés à leurs réalités de vie. C'est pourquoi nous sommes en train de développer une méthodologie de prévention à l'intention des adolescents.

**A.S. : Vous dissociez autodéfense et arts martiaux. Pourquoi ? Quels sens revêtent ces deux concepts pour vous et comment s'articulent-ils à votre approche de l'autodéfense ?**

**I.Z. :** Les arts martiaux et l'autodéfense sont souvent confondus à cause de racines historiques partagées. Nombre d'arts martiaux ont été développés avec le but de permettre aux pratiquants de se défendre contre des agressions physiques. Et, plus tard, les divers courants d'autodéfense, féministes ou non, se sont inspiré de techniques d'arts martiaux pour leurs programmes. Il y a donc des liens, mais aussi des différences.

Les arts martiaux sont des systèmes de pratiques physiques que l'on peut utiliser pour se défendre contre une agression physique. Selon mon expérience de terrain avec les femmes, les arts martiaux en soi ne sont pas un moyen de prévention. Parce que les violences faites aux femmes ont lieu le plus souvent dans la sphère privée, dans des contextes d'intimité et de confiance, sont commises par des personnes que la victime aime, et cela pose de nombreux obstacles pour l'utilisation de techniques d'art martial, surtout parce que ces violences commencent la plupart du temps de manière subtile et suivent ensuite un dynamisme d'escalade. Dans un esprit de prévention, attendre qu'on arrive aux coups pour se protéger est dangereux, car cela laisse le temps à l'agresseur de déstabiliser la victime psychologiquement au point qu'elle n'arrivera plus à se protéger, même si elle est une ceinture noire. L'autodéfense comme je la comprends unit des éléments qui dépassent le curriculum des arts martiaux : connaître ses limites, savoir les poser verbalement et non verbalement, connaître des stratégies de prévention (dans quel cours de karaté apprend-on à se mettre en sécurité? Quel prof d'aïkido ou de jiu jitsu explique à ses élèves comment elles peuvent déconcerter un agresseur par l'intervention paradoxale ?), augmenter leur confiance en soi, développer l'analyse des facteurs qui facilitent, voir légitiment la violence ?

Mais ce n'est pas la seule raison. Les arts martiaux sont trop souvent une affaire d'hommes, et je ne peux pas conseiller à des femmes peut-être déjà peu sûres d'elles-mêmes d'intégrer un groupe qui fonctionne selon les valeurs d'une masculinité réduite à la compétition, la domination physique et le mépris des femmes. Je rencontre souvent des femmes qui ont arrêté leur entraînement parce qu'elles n'ont pas supporté le climat sexiste dans les *dojos*. Il faut aussi savoir que la

violence sexiste (verbale, physique et sexuelle) existe aussi dans le monde des arts martiaux, ce n'est pas un espace de sécurité pour les femmes. Puis, les arts martiaux se basent sur un combat entre égaux, déjà par les classes de poids dans les compétitions, mais aussi par l'idée que les deux partis sont d'accord de mesurer leurs forces. Pour une femme victime de violence, il s'agit rarement de savoir qui est le plus fort, elle veut s'en sortir indemne, elle veut survivre, et tous les moyens sont bons, aussi ceux que l'un ou l'autre art martial interdit. Je me pose aussi des questions par rapport à l'investissement nécessaire pour réellement maîtriser des techniques souvent sophistiquées. Beaucoup de femmes n'ont pas le temps, ni l'énergie, ni la volonté de s'entraîner pendant des années pour savoir se défendre. Je respecte les arts martiaux en tant que pratique physique, mentale et spirituelle de maîtrise de soi, mais les profs de *kung fu* (ou autre) qui prétendent faire de l'autodéfense en donnant un cours de *kung fu* abrégé m'énervent. À mon avis, ils font injustice à l'autodéfense et à leur art.

**A.S. : Plus spécifiquement, selon votre récente publication (*Non, c'est non. Petit manuel d'autodéfense à l'usage de toutes les femmes qui en ont marre de se faire emmerder sans rien dire*) vous concevez l'autodéfense pour femmes comme une amélioration des dimensions de son être en tant qu'individu contemporain, soit une meilleure vie mentale, émotionnelle, verbale et physique. Si l'on considère le problème sous l'angle sociologique, par quels processus ou moyens l'autodéfense peut aspirer à ces objectifs ?**

**I.Z. :** L'autodéfense féministe a comme objectif de déconstruire les stéréotypes de genre, théoriquement et pratiquement. Cela peut apporter aux femmes une déculpabilisation – ce n'est pas de leur faute si elles vivent dans une société qui les discrimine et limite leurs chances. Ce n'est pas uniquement à cause des décisions individuelles qu'elles ont prises qu'elles se trouvent là où elles sont, mais à cause de facteurs qui jouent au niveau de toute la société. Les discussions et exercices permettent aussi d'apprécier autrement les émotions, surtout la colère, et de les utiliser de manière constructive plutôt que de se laisser maîtriser par elles. Les femmes se rendent aussi compte qu'elles ne sont pas les seules à rencontrer telle ou telle situation problématique, que ce soit le sentiment d'insécurité dans l'espace public, le harcèlement au travail ou encore la violence conjugale. Cela permet également de créer des nouvelles solidarités, du lien social pour sortir de l'isolement et pour agir ensemble.

Les divers exercices et jeux de rôle dont j'ai parlé qui permettent de s'approprier un nouvel habitus sont très importants à cet égard. Sentir dans son propre corps sa force, voir l'impact d'une nouvelle attitude sur autrui, prendre conscience de ses capacités d'action, cela change l'image de soi des participantes vers le positif. Elles se sentent plus capables, plus sûres d'elles, et cela a des retombées dans des situations qui ne sont pas liées à une quelconque agression : trouver sa place dans une équipe, oser parler en public, (re-)négocier les termes d'une relation affective... Nous observons souvent des changements dans la vie de nos participantes tout simplement parce qu'elles voient le monde différemment. Les quelques évaluations des formations d'autodéfense pour femmes et filles qui ont été menées de manière scientifique montrent non seulement une meilleure capacité de prévention des violences, mais aussi une amélioration du bien-être : moins de peur, d'hostilité, de dépression, plus de participation, de compétences, de confiance en soi.

**A.S. : Pouvez-vous nous définir votre conception sociale de la violence et, par la suite, nous expliquer comment vous vous en êtes servi pour l'appliquer à la construction théorique et pratique de votre programme d'autodéfense ?**

**I.Z. :** J'utilise dans mon travail le modèle écologique des violences de l'Organisation mondiale de la santé. Ce modèle nous a permis de mieux comprendre les facteurs liés aux inégalités de genre et au non-respect des droits humains des femmes. Il s'agit d'une analyse multidisciplinaire s'intégrant à toutes les étapes de la socialisation des femmes et des filles. Le modèle écologique est basé sur le fait qu'il y a plusieurs facteurs qui peuvent, ensemble, expliquer pourquoi certaines personnes ou certains groupes sont plus vulnérables que d'autres à la violence ou pourquoi la violence émerge à un moment ou un autre, sous telle ou telle forme. Ces facteurs se trouvent au niveau individuel, relationnel, communautaire et social. Des facteurs comme le vécu, la qualité de vie et les ressources personnelles (donc au niveau individuel), en plus de facteurs démographiques et biologiques) sont fortement liés à la construction des genres, comme le sont les manières de se positionner par rapport aux proches (niveau relationnel) et aux moins proches (au niveau des communautés avec leurs normes et valeurs). S'y ajoutent, toujours de manière sexuée, les lois, les normes culturelles selon lesquelles il est acceptable d'utiliser de la violence pour résoudre des conflits, les normes qui affirment la domination de certains groupes par rapport à

d'autres, etc. L'inégalité entre femmes et hommes influence les niveaux relationnel, communautaire et social et crée des conditions qui facilitent, voire légitiment, les violences basées sur le genre. Pour pouvoir prévenir ces violences, il est essentiel de prendre en compte tous ces facteurs ainsi que d'autres inégalités. De cette manière, nous identifions quels sont les groupes les plus vulnérables, et c'est sur eux que nous focalisons nos efforts, pour mieux comprendre les potentiels de changement individuel et collectif.

**A.S. : Une autre notion qui semble quelque peu triviale, empreinte d'ambiguïté ou encore en mutation rapide dans notre contemporanéité, est celle du respect. Vous l'abordez, à partir de l'autodéfense féminine, comme un objectif en soi, envers autrui et réciproquement. Pouvez-vous expliquer la dynamique de respect dont vous parlez tout en donnant le sens que vous accordez à ce concept ?**

**I.Z. :** Pour moi, le respect interpersonnel, c'est accepter que l'autre ait une dignité, des limites et des droits et prendre soin de ne pas enfreindre cette dignité, ces limites et ces droits. La raison pour laquelle je parle de « se respecter, se faire respecter tout en respectant l'autre » est que ces trois dimensions sont liées. Si je ne respecte pas mes propres limites, par exemple en les transgressant pour plaire à quelqu'un d'autre, je me nuis et je montre une image faussée de moi à mon entourage qui ne peut pas savoir où se trouvent mes limites. La base de l'autodéfense est de se respecter soi-même, de prendre soin de soi, de s'accorder des droits et des limites. Et pour nombre de femmes, c'est très difficile parce que c'est en contradiction avec les normes de la féminité stéréotypée qui doit se sacrifier pour autrui, les enfants, le partenaire, la communauté. Trop de femmes ont appris que les besoins de tout le monde passent avant leurs propres besoins.

Puis, même si je me respecte moi-même, il n'en suit pas automatiquement que les autres vont me respecter aussi. Je ne pense pas tout de suite à des mauvaises intentions, mais au fait que les limites sont personnelles : ce qui me dérange ne dérange pas forcément une autre personne, et vice versa. J'ai donc la responsabilité de communiquer mes limites à mon entourage. Beaucoup de femmes se sentent agressées par les autres parce qu'elles pensent que tout le monde devrait savoir que tel ou tel comportement, telle ou telle attitude est désagréable et que si les autres ont ce comportement, cette attitude,

c'est qu'ils le font exprès. Mais soyons honnêtes, ça nous arrive à tous et à toutes de déranger quelqu'un d'autre. La plupart du temps, nous ne faisons pas exprès, mais nous ne nous rendons pas compte que nous transgressons la limite de quelqu'un parce que nos limites se trouvent ailleurs. Bien sûr, il est d'autant plus important de poser ses limites face à quelqu'un qui sait qu'il les transgresse pour montrer mon désaccord. Car même si l'autre pose volontairement un acte de non-respect, une attitude ferme et sûre de moi peut convaincre des agresseurs que je ne suis pas une victime facile et que m'agresser a un prix. Pour cela, j'ai besoin de respecter l'autre dans sa dignité. Si je l'agresse à mon tour, par exemple en l'humiliant ou en l'insultant, il se voit obligé de défendre ses limites – et nous nous trouvons dans une dynamique d'escalade qui perpétue et renforce la violence au lieu de la stopper.

**A.S. : Mon attention a été attirée par un élément très intéressant : la permissivité. Selon vous, elle est nécessaire pour qu'une personne ose se défendre. De plus, le droit que la personne se donne de se défendre semble fortement lié aux modèles, valeurs et idéaux de sa socialisation. Pouvez-vous nous expliquer le processus de socialisation qui peut mener une personne à ne pas prendre les devants lors d'une situation hostile ou dangereuse pour elle ? Et, ensuite, le processus idéal qui pousse une personne à se défendre ?**

**I.Z. :** J'ai déjà dit que nombre de femmes ont été éduquées et socialisées pour qu'elles laissent passer les besoins des autres avant les leurs. Cela peut aussi être le besoin de sécurité, de santé, d'intégrité physique, de survie. J'observe souvent dans mes formations que des participantes disent « jamais je ne pourrais faire ça à quelqu'un ». Parfois il y a comme une surenchère entre les participantes : qui est la plus pacifiste, la moins violente – et donc la plus acceptable en tant que femme. C'est un moment clé dans la formation, car les meilleures techniques ne servent à rien si elles ne sont pas mises en pratique en cas d'urgence. Je mets à plat cette résistance, je pose des cas concrets : si leur vie est en danger, une assez grande proportion de femmes se sentent capables de faire mal à un agresseur. Mais pas toutes. Curieusement, quand il s'agit de défendre leurs enfants d'un danger, beaucoup plus se disent prêtes à utiliser de la violence physique. Nous utilisons des discussions et des visualisations pour surmonter cette résistance. Je respecte le choix des femmes qui ne veulent pas utiliser telle ou telle technique, mais cela doit être un choix informé et réfléchi, et non une réaction aveugle aux attentes de rôles et stéréotypes du genre. Si une femme se donne le droit



d'être impolie, voire de faire mal à quelqu'un pour se protéger, elle sera capable de le faire. Pour le dire cru : tout le monde sait que ça fait mal de mettre son doigt dans l'œil de quelqu'un. Mais pour le faire réellement, il faut se donner la permission d'abord.

**A.S. : En lien avec les questions précédentes, vous mentionnez l'autonomie comme l'objectif ultime de l'autodéfense. Si je puis m'exprimer ainsi, j'ai l'impression que votre programme transpire le désir de s'exprimer ou de se battre pour exister en supplantant le mythe de ne pas appliquer soi-même ses droits, ses pouvoirs ou ses idées. Bref, qu'il y a quelque chose qui relève du corps, de l'imposition physique, de la prestance. S'il vous plaît, commentez cette impression.**

**I.Z. :** Le concept de l'autonomie va au-delà de la seule dimension corporelle, mais le physique y est inclus. Dans un sens plus large, l'autonomie inclut la capacité de décider, de choisir, d'agir et de réfléchir sans l'aide de quelqu'un d'autre : par exemple, ne pas avoir besoin d'un protecteur pour me sentir en sécurité, décider moi-même ce qui est bien pour moi ou non, pouvoir évoluer en tant qu'individu dans la société. Cela inclut la dimension physique par l'importance du langage non verbal, de la voix, de l'équilibre dans les interactions avec autrui. Je ne veux pas dire que toutes les femmes doivent être musclées, sportives, fortes. Il s'agit plutôt de ne pas se limiter dans l'utilisation de ses atouts physiques juste pour mieux correspondre à un stéréotype de la féminité. Je travaille aussi avec des femmes en situation de handicap et avec des femmes de haut âge, et elles ne sont peut-être pas aussi fortes qu'Arnold Schwarzenegger, mais elles gagnent en autonomie en connaissant et utilisant mieux leurs capacités et compétences physiques. La position que je prends, qu'elle soit physique, psychologique ou sociale, détermine combien de pouvoir je me donne à moi et combien en restera à l'autre.

**A.S. :** Vous abordez également le concept de victime. À la lumière de vos explications précédentes, on comprend mieux que le sentiment de victimisation d'une personne n'a rien à voir avec le sort ou le destin. Expliquez comment une personne peut se retrouver pieds et poings liés à cause de ses sentiments et les mécanismes sociaux qui entrent en jeu dans le processus de construction de cet état.

**I.Z. :** Une victime est une personne qui est ou a été confrontée à un événement qui a un impact négatif sur sa vie, par exemple un accident, une catastrophe ou une agression. Pour l'autodéfense, il est important de comprendre que ce terme ne sous-entend aucunement une responsabilité pour l'agression ou une soumission passive. L'agresseur est le seul responsable pour l'agression. Je suis convaincue que tout le monde fait le mieux qu'il peut face à une agression. Si on n'arrive pas à réagir, c'est le mieux qu'on a pu faire à ce moment-là. C'est peut-être même cette réaction qui nous permet de survivre. Nous pouvons mieux nous préparer à l'éventualité d'une agression par le biais de l'autodéfense, mais il n'y a aucune garantie que ce sera possible, que je serai capable d'utiliser telle ou telle technique ou stratégie.

En réalité, on jette souvent la responsabilité pour une agression sur la victime, parce qu'elle l'a provoquée, voire méritée, parce qu'elle a pris des risques ou n'a pas réagi « comme il le faut ». Ce discours, on peut l'entendre de son entourage, des services de police et d'aide psychosociale, de l'agresseur... et de la victime. Ce n'est pas un problème uniquement féminin, mais la socialisation sexuée renforce encore ce mécanisme. Les filles et les femmes sont tenues responsables pour l'harmonie dans les relations affectives et sociales autour d'elles, et une agression n'est bien sûr pas très harmonique. Donc, elles vont forcément chercher la faute chez elles-mêmes. La culpabilité est un terrible frein à l'action, car elle nous bloque dans le passé et ne nous laisse plus prendre la responsabilité pour le présent.

**A.S. :** Vous dénotez une différence entre théorie et pratique dans le domaine de l'autodéfense. Selon vous on en apprend plus dans un stage pratique, pourquoi ?

**I.Z. :** C'est une chose d'avoir vu et compris des nouveaux concepts et stratégies, mais c'en est une autre de les appliquer. L'avantage d'une formation d'autodéfense est que le groupe constitue un endroit de sécurité où chacune peut, en toute confidentialité, explorer ses capacités et examiner l'impact de telle ou telle stratégie ou technique. Comme il s'agit de mises en situation, les participantes vivent moins de stress que dans une situation réelle, et ce n'est pas bien grave si elles « ratent » quelque chose. C'est même important pour l'apprentissage de pouvoir analyser des erreurs et développer ensemble des meilleures manières de faire. Ainsi, elles gagnent confiance en leurs capacités et sont plus aptes à transposer ces comportements et attitudes dans leur quotidien,

dans des situations réelles. En plus, n'oublions pas qu'une formation en autodéfense introduit des changements dans la manière dont nous voyons le monde et nous mêmes, dans la manière dont nous nous comportons. Et il est bien plus facile d'envisager ces changements en groupe que toute seule devant un livre.

**A.S. : Selon vos dires, personne ne détient la vérité en matière d'autodéfense, il faut s'appropriier les méthodes et les techniques, sans trop se fier mordicus aux « experts ». Derrière ce passage de votre livre, j'avais l'impression que se cachaient plusieurs anecdotes révélatrices. Expliquez d'abord votre méfiance, et, s'il y a lieu, racontez quelques cas aberrants que vous avez rencontrés.**

**I.Z. :** Qui est experte de notre vie sauf nous-mêmes ? Je ne suis pas dans les chaussures de mes participantes et je ne peux pas leur dire ce qu'elles doivent faire. Ce que je suis capable d'accomplir avec elles, c'est d'analyser ensemble les situations problématiques et d'examiner leurs alternatives pour leur permettre de choisir.

Pour ce qui est de l'anecdote, j'ai des brochures des années 1980 où la police conseille aux femmes confrontées à une agression sexuelle de ne rien faire « pour ne pas exciter l'agresseur ». Pourtant, c'est la stratégie qui marche le moins souvent. Il semble que même les experts peuvent être victimes d'idées préconçues. Ou un livre d'autodéfense pour femmes des années 1960 – écrit par un homme - qui explique comment taper dans les testicules d'un agresseur pour ensuite donner des renseignements sur comment soulager la douleur de l'agresseur. Ou encore un instructeur d'autodéfense « art martial » qui dit à une femme qu'en cas de viol, elle « n'a qu'à se retourner sur le ventre » - visiblement, le gaillard n'a encore jamais entendu parler de viol anal.

Ce que je trouve plus grave politiquement est la manière dont certains s'autoproclament experts en sécurité et prévention. Actuellement, en France par exemple (voir le livre de Laurent Mucchielli, *Violences et insécurité*), on en voit certains qui font des amalgames entre migration et criminalité et créent plus de peur qu'autre chose. Des programmes de prévention basés sur leurs positions ne peuvent qu'exacerber l'exclusion d'importantes parties de la population – avec la révolte individuelle et collective qui en découle - et renforcer l'argumentaire de l'extrême droite.